

Études littéraires africaines

KROG Antjie, *Country of my Skyll*, London, Vintage Books, 1999, 454 p.

Jean Sévry



Numéro 10, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041947ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041947ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sévry, J. (2000). Compte rendu de [KROG Antjie, *Country of my Skyll*, London, Vintage Books, 1999, 454 p.] *Études littéraires africaines*, (10), 68–70.
<https://doi.org/10.7202/1041947ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Un des traits marquants de ce bel ouvrage (qui, espérons-le, saura toucher un public ni avide de romans ni vraiment informé du calvaire des Somaliens exilés) est la présence de Nuruddin lui-même, qui, souvent fuyant, en retrait, à l'écoute des autres, s'immisce parfois, à la faveur d'une anecdote autobiographique, d'un jugement audacieux ou d'une métaphore judicieuse. Il réussit la prouesse d'écrire à la fois un essai remarquable et une œuvre littéraire qui ne souffre nullement de la comparaison avec ses romans.

■ Guillaume CINGAL

AFRIQUE DU SUD

■ KROG ANTJIE, *COUNTRY OF MY SKYLL*, LONDON, VINTAGE BOOKS, 1999, 454 p.

Antjie Krog était jusqu'ici surtout connue en tant que poétesse de grand talent avec des recueils comme les *Jerusalemangers* (1985) ou par son *Lady Anne* (1989) où l'on trouvait une sorte de manifeste littéraire consistant à s'interroger, à se demander si "en face de tant d'injustice", à un moment où le pays "tombe en ruines", écrire de la poésie et de belles choses ne serait pas un luxe indécent, voire un mensonge par rapport à la réalité.

Sa participation en tant que journaliste à la SABC (radio et télé sud-africaines), accréditée auprès de la Truth & Reconciliation Commission va provoquer un véritable trauma dans sa vie personnelle et va donner naissance à ce livre profond et émouvant, qui se situe à des lieues du simple témoignage. On se souvient comment, après les élections de 1994, cette commission avait été chargée d'enquêter sur les atteintes aux droits de l'homme perpétrées sous le régime de l'apartheid entre 1960 et 1993. Son retentissement a été énorme car pendant plus de deux ans, presse, radio et télé se sont relayées pour rendre compte de ses travaux. A l'étranger, nombre de pays ont bien senti l'importance de cet accomplissement d'un devoir de mémoire : que se serait-il passé si au lendemain de la deuxième guerre mondiale, l'Allemagne de l'Ouest, le Japon ou la France avaient effectivement mis en place une pareille commission qui peut accorder une amnistie à condition que l'on vienne témoigner des horreurs auxquelles on a pu participer ? Nous n'avons toujours pas purgé notre mémoire collective à propos de cette période ou de la guerre d'Algérie, c'est-à-dire de tout un passé colonial qui nous laisse encore dans des silences honteux. Et dans le cas de l'Afrique du Sud, le spectre d'une vengeance collective hante toujours les mémoires : la littérature blanche en témoigne abondamment.

Antjie Krog a bien conscience de ces enjeux et elle ne nous cache pas, en tant qu'Afrikaner, qu'elle est taraudée par une question lancinante : "Comment avons-nous pu faire pour perdre ainsi notre humanité ?"

(p. 66). Ou encore, un peu plus loin dans cette écriture largement autobiographique sur tout ce qu'elle a pu ressentir au cours de cet interminable procès : "Je pense à mon père. Et à d'autres qui étaient des nationalistes dans le sang. Des gens très ordinaires. De braves gens." (p. 147). Elle se sent gênée jusque dans sa langue, l'Afrikaans, celle de l'opresseur, mais aussi celle de certaines de ses victimes. Au fil des pages, on découvre le rôle prépondérant joué par l'évêque Tutu : lorsqu'il est atteint d'un cancer, on sent que tout cet édifice risque de s'écrouler. Et pourtant, il est très minoritaire au sein de la commission, et pendant toute cette période, les églises vont garder un silence des plus étranges, alors que dans bien des cas, certaines d'entre elles (ainsi la Dutch Reformed Church) avaient soutenu ce régime inique par des justifications théologiques de l'apartheid.

Les enquêtes se suivent, et ce parcours devient vite épuisant : "Semaine après semaine, en passant d'un bâtiment âme à un autre, en nous déplaçant d'une ville poussiéreuse et obscure à l'autre, notre passé saigne de toutes ses artères, avec des rythmes, des images et une tonalité qui lui sont propres. On ne peut pas s'en défaire. On ne le pourra jamais." (p. 55).

Les scènes d'horreur se succèdent, transformant la lecture en une sorte de cauchemar, mais Krog ne sombre jamais dans le voyeurisme. Le retour à une réalité très ordinaire rend ce défilé d'atrocités encore plus insupportable : "Je rentre à la maison et je vois ma famille se passionner pour un match de cricket à la télé" (p. 71). Elle reconnaît peu à peu "le visage du Mal" (p. 135), mais ne cesse en même temps de s'interroger sur la validité de ces travaux : à quoi cette commission va-t-elle finalement servir ? Qu'est-ce que cette "Vérité" ? Qu'est-ce que cette "Réconciliation" ? Et elle n'est pas loin de partager l'opinion de Thabo Mbeki (pp. 167-168) quand il déclare que sans réparations économiques, cette pseudo réconciliation perd beaucoup de son sens.

En tout cas, Krog constate que dire l'horreur des souffrances jusqu' alors tues, pour ces hommes et ces femmes (ce sont elles qui ont été le plus humiliées dans leur corps), prendre la parole, c'est commencer une nouvelle existence. Elle observe également un contraste qui la choque entre le parler simple des gens ordinaires, et la montée d'une rhétorique mondaine dès que l'on se déplace dans la sphère des responsables politiques. La mauvaise conscience a la peau dure. Dans ce livre, personne n'est épargné, ni Botha, "le vieux crocodile", l'idole des Nationalistes (NATS) et de toute une époque, qui ne se présente à la barre que comme un personnage grotesque et stupide. Le tortionnaire, lorsqu'il est débusqué, perd tout reste de grandeur, on s'en était aperçu avec Pinochet. Il en va de même pour Winnie Mandela, qui n'est guère plus à la hauteur, il en va de même pour l'ANC, également responsable de nombre d'atrocités qui, même si cette organisation fut à l'origine de la commission, fera tout son possible pour étouffer la dénonciation des horreurs commises dans les bidonvilles et les camps de l'extérieurs, les sources de financement, et pour interdire la publication (il s'en est fallu de peu, grâce à Mandela) du rapport final.

Ce qui me fascine dans ce livre de Krog, c'est une profondeur de vues sur la capacité extraordinaire qu'ont les groupes humains à déployer des trésors de lâcheté pour faire régner un ordre manichéen, un monde divisé entre bons et méchants : en ce cas, les bons s'attribuent les pleins pouvoirs, qu'il s'agisse de l'ANC ou des NATS. En cela, elle me fait songer à Bruno Bettelheim ou à Jorge Semprun traitant de l'univers concentrationnaire des Nazis. Krog s'interroge encore sur la honte qui lave, sur la culpabilité qui paralyse, ou sur tous les alibis que l'âme humaine peut inventer, sur ce processus sournois qui fait que la victime aura tôt ou tard envie (pp. 255-260) de se transformer en tortionnaire, par identification à l'agresseur, ce que Bettelheim avait déjà constaté dans *The Informed Heart*. Elle en vient à se demander (question qu'elle s'était déjà posée dans *Lady Anne*) si "faire de la littérature", tant que cette plaie restera ouverte, ce n'est pas quelque chose d'indécent. Et elle ajoute, comparant sa situation à celle de Paul Celan au lendemain d'Auschwitz : "C'est justement pourquoi je dis que les écrivains en Afrique du Sud feraient bien de la boucler un peu" (p. 360).

Le devoir de mémoire est cruel. Et sa trace n'est pas prête de s'effacer : "Et cette patrie qui est dans mon crâne s'enfonce derrière moi comme un drap qui descend dans l'obscurité. Alors j'entends monter un chant douceâtre, celui des sabots du mal, celui des langues des vipères, tout cela grouille et siffle au fond de l'eau. Je me rétracte et me hérissé. Contre. Contre mon sang et ce qu'il m'a transmis en héritage. Est-ce que je ferai toujours partie de leur monde, en le reconnaissant à son odeur, comme je le fais quotidiennement ? Oui. Et ce que nous avons fait ne pourra jamais être défait. Qu'importe ce que nous faisons. Ce que fait de Klerk. Et jusqu'à la troisième ou quatrième génération." (p. 197).

■ Jean SÉVRY